

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 14

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cher confrère, que « des trois compositeurs joués, Max Bruch est celui qui convient le mieux à ma nature »... Pauvre moi, que votre jugement oblige à ajouter aux trois **B** un quatrième : Bach, Beethoven, Brahms... Bruch ! Il me semble entendre aussitôt l'avertissement sévère de Sachs : « N'ayez mépris des Maîtres d'art ! » et... je tremble. Mais non, je ne l'ai point mérité, j'ai la conscience tranquille et, après ce petit plaidoyer *pro domo*, je m'empresse, chroniqueur et chroniqué tout à la fois, de signer G. H.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la chronique de la « Suisse allemande ».

La Musique à l'Etranger.

BELGIQUE

24 mars 1909.

D'excellentes matinées dominicales ont marqué les étapes hebdomadaires du mois écoulé, et parmi celles-ci, en commençant par **Bruxelles**, il nous faut signaler d'abord un magnifique concert Ysaye, dirigé, en l'absence du maître ordinaire, par M. van der Stücken, particulièrement réputé aux Etats-Unis ; c'est un chef habile, sympathique, aux gestes sobres, précis, — tout juste l'antithèse de l'exubérant Birnbaum. — Il a mis en parfaite lumière la belle symphonie en *ré* de Schumann et le poème symphonique *Tod und Verklärung* de Strauss, dont malgré le wagnérisme très apparent, nous préférerons l'expression si purement musicale aux raffinements multipliés et ingénieux de son byzantisme décadent ou à l'exaspération hystérique de ses dernières créations dramatiques. Au même concert, Fritz Kreisler a joué avec une merveilleuse pureté de style et de son, un sentiment juste, une distinction et un goût incomparables, le Concerto pour violon de Beethoven et de ravissantes choses de vieux maîtres italiens et français. Voilà la vraie interprétation classique, sans raideur et sans froideur où la sensation d'art pur n'est troublée par aucun excès de virtuosité ou d'expression. — Huit jours plus tôt, un autre maître que l'on fait volontiers passer comme « modèle classique » parmi les violonistes contemporains, César Thomson, jouait au Conservatoire. Ma foi, je ne discute pas son impeccable jeu, mais sa correction parfaite reste froide et, visiblement, le Concerto de Mendelssohn ne lui plaisait guère, étant trop éloigné de son tempérament, peu souple au reste, dédaigneux de cette fine élégance et de ce romantisme charmeur. Mais les circonstances le lui avaient imposé, car le Conservatoire fêtait l'anniversaire de Mendelssohn ; le directeur, M. Tinel dirigea à cette occasion la lumineuse *Symphonie italienne*, et l'accompagna d'une œuvre proche parente de celle-ci, mais d'un rang inférieur, la symphonie *Dans les Alpes*, celle-ci du musicien suisse Joachim Raff. Il y a de bonnes, de charmantes pages et l'œuvre était intéressante à connaître ; mais les titres des diverses parties nous préparent à une bien autre évocation des choses de la Haute-Montagne et font tort à l'œuvre ; mieux vaudrait n'en indiquer que le *ton*, la *mode* et les *mouvements* essentiels, comme faisait Mozart, etc. Les Hautes-Alpes demandent des « ascensionnistes » plus hardis et plus vigoureux, qui ont en eux quelque chose du génie de la grande montagne ; l'aimable vallée, le village riant et joyeux parlaient mieux au joli talent du disciple de Mendelssohn.

Lorsque Saint-Saëns écrivit le *Déluge*, donné récemment au Concert populaire, il s'était proposé aussi une de ces tâches colossales qui font parfois reculer les vrais génies. Le maître français réussit toutefois à donner de cette grande scène biblique une évocation très saisissante ; (le *Déluge* même, notamment ; 2^e partie) l'impression de l'immobile et morne immensité recouverte d'eau sous laquelle dorment tous les germes de vie, puis le recul des flots, l'éveil de la nature purifiée, l'alliance du monde avec Dieu, tout cela est fixé en une musique dont la simplicité tout élémentaire, la noble plasticité, la clarté sont d'un art souverain. L'orchestre des Concerts populaires, les chœurs de la Monnaie, un quatuor des meilleurs artistes du théâtre dirigés par M. Dupuis ont donné de ces pages une excellente exécution. La *Sulamite*, de Chabrier, était au même programme. Quelle abondance de couleurs ici, quelle fougue, quel mouvement ! Mme Croiza, dans le rôle de la Sulamite — très difficile par les intonations, la puissance et la tessiture vocale exigées — y fut absolument remarquable. En somme, bonne séance qui termine la saison des Concerts populaires.

Une autre excellente séance de musique pour chœurs et orchestre fut celle de la Société Bach, avec le concours du réputé J. Messchaert dans la *Kreuzstab-Kantate* et un

fragment de l'*Eole apaisé*. Le pianiste Emile Bosquet, y fut parfait dans un concerto en la et diverses petites pièces du vieux cantor. L'orchestre et les chœurs sous l'entraînante et précise direction de M. Zimmer ont dignement interprété les belles pages inscrites au programme. Enfin aux concerts Durant où régnait quelque chose d'un trop austère carême, nous eûmes la *Cène des Apôtres*, de Wagner et le *Requiem* de Brahms. La première fut surtout son succès à la chaude interprétation vocale d'une société chorale de province, la «Musical», de Dison (province de Liège). L'homogénéité et la conviction y sont très grandes, si la qualité des voix n'est pas toujours idéale. — Le *Requiem* eut une interprétation convenable, mais assez terne de la part de l'orchestre et des chœurs Durant; le bariton solo, M. Bouillez, y fut suffisant; mais le soprano de M^{le} Beaumont n'avait rien l'une voix céleste, douce et consolatrice et l'effet de cette page si suave fut totalement manqué. L'ensemble de ce concert fut cependant soigné et demeure honnête.

Dans le cadre plus restreint de la musique de chambre, quelques belles séances aussi : en tout premier lieu, la soirée du trio Cortot-Thibaud-Casals, avec trois œuvres si divertissement supérieures de Haydn, Schumann et Beethoven ; même programme le lendemain à **Liège**, sauf pour le premier numéro remplacé par un trio de Franck. Un succès enthousiaste a salué ces uniques, vivantes et nobles interprétations. Sans nouveauté à leur programme, mentionnons encore à **Bruxelles**, le récital du violoniste Zimbalist qui fit ici meilleure impression qu'au concert populaire, puis ceux des pianistes Sauer, Cernikof et Leonid Kreutzer, le premier un maître incontestable, le second surtout remarquable par sa délicatesse un peu morbide, le troisième au contraire par une grande puissance. Quelques séances de musique nouvelle à la Scola Musicale et à la Libre Esthétique ont révélé de bonnes choses des compositeurs belges J. Jongen et Delcroix, et un quintette pour cordes et piano remarquable, celui-ci du jeune espagnol Joaquin Turina.

En province, il n'y eut pas grand'chose d'intéressant. **Liège**, en dehors du trio Corot, vit triompher au Concert Débèfye, Teresa Carreno, toujours superbe d'énergie; une première audition de la *Rhapsodie espagnole* pour orchestre de l'impressioniste français Ravel fut bien accueillie, à cause de son pittoresque, surtout. **Anvers** célébra, comme tous les ans, son grand coloriste Peter Benoit en un festival à la Zoologie; la musique du maître flamand n'est pas sans rappeler, par son côté grandement décoratif et volontiers pompeux, quelque chose d'un somptueux Rubens; elle est au reste aimée et bien comprise dans ce milieu toujours fier de notre métropole commerciale, la *Nouvelle-Carthage*, comme l'appelle si justement le grand écrivain belge, G. Eekhoud. Harold Bauer y fut très fêté aussi, ainsi que le quatuor Marteau.

Ailleurs on prépare! A Louvain, notamment, où de grandes fêtes universitaires auront lieu en mai et à Tournai où la Société de musique prépare son grand concert annuel, qui aura cette fois, une importance extraordinaire; on y donnera pour la première fois en français, un oratorio de Dvorak, *Sainte-Ludmile*. L'œuvre est l'objet de soins exceptionnels; l'orchestre de la ville sera renforcé des meilleurs éléments venant de Bruxelles, et quant aux solistes, ils ont été choisis parmi les chanteurs d'oratorio les plus appréciés du moment. La Suisse peut être fière de nous en envoyer deux: M^{les} Elsa Homburger, de Saint-Gall, et Maria Philippi, de Bâle. Leurs partenaires seront MM. R. Plamondon et Louis Fröhlich (Paris). Ce festival est fixé au 18 avril.

En attendant, le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, célèbre *Sainte-Catherine d'Alexandrie*. L'œuvre d'Edgar Tinel y obtient un succès très grand par sa vraie et sincère musicalité surtout et son charme immédiat. Mais elle est à mon avis peu scénique, ce qui tient surtout au livret. Une suite d'extases, de visions, d'hymnes conviennent mieux à l'oratorio qu'au théâtre. La musique les souligne de larges et nobles accents, que soutient un accompagnement confié surtout au quatuor et aux harpes, peu varié généralement. Essentiellement classique dans l'ensemble, elle n'est pas sans rappeler cependant par le sentiment et certains détails harmoniques, la *Geneviève*, de Schumann ou *Lohengrin* de Wagner dont elle semble parfois contemporaine. Les chœurs, très beaux, ont une grande place dans l'œuvre, mais ne l'animent pas. La mise en scène très soignée, supplée un peu à ce manque d'action et de progression dramatiques. La *Habanera* de R. Laparra, va bientôt nous donner une impression très différente. La première est fixée à la fin du mois.

FRANCE

Les sociétés symphoniques ne se réduisent plus, à Paris, aux seuls concerts Colonne, Lamoureux et du Conservatoire. Quelques institutions récentes prospèrent à côté de ces vénérables associations. Les unes ont un but analogue à celui des anciens groupes et suivent un programme très vague. Les autres ont des intentions plus précises, nettement éducatives et se cantonnent dans la musique ancienne.

Parmi les premières figurent les concerts fondés par M. Sechiari et par M. Hasselmans, tous deux instrumentistes jeunes et distingués. Les Concerts-Sechiari ont lieu le jeudi en soirée ; les Concerts-Hasselmans ont lieu deux fois par mois en matinée. Ces séances, assez suivies, ont offert quelques nouveautés : agréables pièces de M. Florent Schmitt, la *Cloche félée* de M. Pécout, les *Esquisses caucasiennes* d'Ippolitow-Iwanow, le redoutable et vide concerto de M. Emanuel Moor.

Au nombre des secondes se trouvent la Société Bach, la Société Händel, et la «Schola Cantorum». La Société Bach se consacre exclusivement au vieux maître dont elle porte le nom ; elle a réuni un bon orchestre et d'excellents chanteurs. La Société Händel, toute récente, fait entendre non seulement du Händel, mais aussi des œuvres d'autres compositeurs anciens. Quant à la Schola, elle organise de très importantes auditions telle que celle, intégrale, de la *Passion selon Saint-Matthieu* de Bach. Malheureusement, les éléments dont elle dispose pour l'orchestre sont bien médiocres, et il faut toute la maîtrise de M. Vincent d'Indy pour rendre supportables certaines exécutions. C'est que la Schola recrute son orchestre dans son personnel écolier, et fait entendre aussi, comme solistes, ses anciens élèves qui sont parfois plus qu'insuffisants : petite chapelle très digne de respect, elle pratique un peu trop l'admiration mutuelle qu'on lui reproche si souvent.

Une audition très attendue chaque année, c'est le concert d'orchestre de la Société Nationale où se révèlent les maîtres de demain. Hélas ! cette fois, le concert fut faible et évoqua la fine satire que, dans *Jean-Christophe*, M. R. Rolland fit de cette institution. Vous vous rappelez ce chapitre de la *Foire sur la Place* : « ...Là les gloires nouvelles étaient élaborées et couvées longuement. C'était un grand cénacle, une petite église à plusieurs chapelles. Chaque chapelle avait son saint, chaque saint avait ses clients, qui médisaient volontiers du saint de la chapelle voisine... » Cette année, presque tous les sociétaires fréquentent la chapelle debussyste. Le debussysme ou le sous-debussysme se porte exclusivement. La quasi-unanimité des jeunes musiciens ont apporté à tour de rôle des œuvrettes presque identiques, écrites d'après les mêmes recettes. Ainsi que l'a remarqué M. Pierre Lalo dans un feuilleton du *Temps*, ils ont «présenté comme sur un plateau, dans des œuvrettes vides de toute autre chose, les trois ou quatre procédés qui composent le debussysme : certains glissandos de harpe, certains effets de timbres, certains intervalles dans la ligne mélodique, certains accords et enchaînements d'accords». Ce debussysme enfantin est un peu ridicule, mais il n'est pas très inquiétant. Le ponceif d'après *Pelléas* sera rejeté assez tôt. Il y a vingt ans, les œuvres de nos jeunes compositeurs étaient aussi encombrées de petits clichés wagnériens. Tout cela a été oublié ; les glissandos et autres procédés d'écriture passeront de mode comme les «cuivres» tétralogiques.

Tandis que l'Opéra se traîne lamentablement sous la direction cahotée de MM. Messager et Broussan et que l'Opéra-Comique vit d'une vie plus active (on vient d'y représenter un véritable opéra-comique, *Solange* de M. Salvayre), les théâtres de province ont une existence difficile. Le public abandonne de plus en plus les spectacles musicaux et artistiques pour se ruer dans les cafés-concerts et dans les innombrables cinématographes où sévit le «film d'art». Certains théâtres, comme celui de **Marseille**, essaient de conjurer la crise en organisant sur leur scène un incessant défilé des chanteurs les plus fameux. D'autres, comme celui de **Lyon**, qui n'emploient pas ce procédé peu artistique mais rémunérateur, voient le public déserte leur salle. Tout essai intéressant, toute œuvre nouvelle sombre dans l'indifférence générale. Une des rares œuvres inédites montées en province, est la *Glaneuse* écrite par M. Félix Fourdrain sur un livret plus que médiocre de MM. Arthur Bermède et Paul de Choudens. Cette partition d'un très jeune homme, jouée à Lyon, n'est ni maladroite ni laide, mais elle est le type de la musique de commande, imposée aux théâtres par les puissants éditeurs en échange du droit de représenter quelque *Faust* ou quelque *Manon*. Composition facile, agréable, encombrée de réminiscences ; travail hâtif et inutile qui n'apporte rien de neuf ni d'original ; musique pourtant très supérieure aux opéras de M. Xavier Leroux, au *Chemineau* par exemple, que tous les théâtres de France, grands et petits, ont été obligés de monter depuis deux ans.

LÉON VALLAS.

Echos et Nouvelles.

SUISSE

© M. H. Kling, professeur à l'école secondaire et supérieure des jeunes filles et au Conservatoire de Genève vient d'être nommé par le gouvernement français officier de l'instruction publique.